de la nef Aréthuse, vient de nous donner une traduction complète des œuvres de **Juvénal**. Son introduction est assez mince; elle ne donne point une idée suffisante du talent du traducteur, érudit et délicat qu'il est. Il s'est trop contenté, dans sa modestie, de résumer l'introduction du *Juvénal* de M.M. Labriolle et Villeneuve, qu'édita la collection Budé. Mais sa traduction en retour, tout en restant d'une exigeante et probe exactitude, garde un reflet vivant et bien rendu du texte fameux. C'est la meilleure en français de ce grand satirique. Des notes substantielles, placées à la fin du volume, aident, à chaque pas et toujours avec grâce, à résoudre les difficultés que soulève la compréhension d'un texte farci d'allusions à des personnages plus ou moins ignorés, à des coutumes d'une difficultueuse exégèse. L'auteur est nourri de Rabelais. Sa prose s'en ressent, et les savoureuses équivalences qu'il trouve, pour serrer de près le mordant aigu de son fougueux modèle, sont maintes fois de très heureuses trouvailles. Entre toutes les traductions des *Satires*, une des plus réussies et des plus soignées, à mon sens, est celle qui a les femmes pour sujet. Tout y est clair, éloquent, soutenu et d'une vie qui dépasse, en grandeur et en force, toutes les traductions qui jusqu'ici en ont été tentées.

MARIO MEUNIER.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le Centenaire de Navarin. — Ap. B. Daskalakis : *Ta aitia kai i paragondes tis Hellenikis Epanastaséos tou 1821*, Agôn, Paris. — *La Grèce*; La Vie technique et industrielle, Paris. — Ugo Foscolo : *I. Kharites*, trad. M. Minôtos ; Zikakis, Athènes. — Photos Giophyllis : *I. Pharmakoméni*, drame en trois actes ; Zikakis, Athènes. — Mémento.

En dépit d'archives fraîchement dépouillées, rien ne reste plus mystérieux que les causes directes qui amenèrent le choc des flottes adverses à la bataille de **Navarin**, dont on vient de célébrer si brillamment le centenaire, tant à Paris qu'à Navarin même. Il semble que les éléments décisifs de ces causes aient surtout été représentés par ce que l'on a ingénieusement appelé les « impondérables », et que ni les gouvernements ni les chefs eux-mêmes n'aient rien prévu ni préparé de ce qui allait se produire.

Existerait il donc, à l'instar de ce que l'on est en train d'obser-

ver chez les individus, une sorte de subconscient cosmique des nations, disposant d'énergies propres, que les pratiques incantatoires des peuples primitifs et la symbolique sacrée eurent mission de dépister, sans que nous soyons devenus capables de dire si l'objet de ces pratiques était imaginaire ou non ? Je livre le problème aux méditations des chercheurs que n'aveuglent point l'esprit de secte ni les réticences d'un scepticisme trop étroit.

Toujours est-il que, malgré la non-préméditation qui semble évidente, les conséquences de la destruction des flottes islamiques en Méditerranée furent immenses. La libération d'une partie de l'Hellénisme devait s'ensuivre à titre définitif, et aussi un impressionnant déplacement des forces au profit des Puissances chrétiennes.

Aussi bien, est-il passionnant d'analyser l'origine et le développement de l'insurrection grecque. M. Ed. Driault, dans son *Histoire diplomatique*, a nettement situé la position des forces en présence, à chacune des étapes du long conflit. Son travail, appuyé sur un minutieux dépouillement d'archives, met en lumière le cheminement des événements à travers les intrigues intéressées des chancelleries ; mais la poussée intérieure et mystique de l'Idée hellénique, son dynamisme nourri de songe romantique ne sont que sommairement indiqués. Cette tâche était réservée à M. Daskalakis, qui, dans son magistral ouvrage : **Les causes et les facteurs de la Révolution grecque de 1821**, vient de faire œuvre particulièrement opportune.

Armé de lectures nombreuses et d'une abondante bibliographie en diverses langues, il s'engage délibérément à l'intérieur du problème. Dès le début de son Introduction il insiste :

La Révolution grecque, dit-il, n'est ni un mouvement social, comme la Grande Révolution française, ni un mouvement d'indépendance comme celle des Etats-Unis d'Amérique, mais un mouvement purement racial. Il se poursuivit avec une telle vigueur que l'exemple en est rare dans les annales humaines.

Tout ce qui parle grec et pratique la religion orthodoxe a droit à un statut spécial de liberté, avaient proclamé les promoteurs du mouvement. Leurs visées furent tout de suite favorisées par la Russie, qui, depuis Pierre-le-Grand, avait les yeux tournés sur Constantinople, et qui cherchait à s'introduire en Méditerranée. Mais l'aide spirituelle et déterminante leur vint des idées de

la Révolution française, qui, à la faveur de l'expédition Bonaparte en Egypte et de l'occupation française des Sept-Iles Ioniennes, avaient insinué leur levain dans l'âme hellénique, « restée fidèle à ses grands souvenirs ».

L'attentif historien ne manque pas de souligner l'importance du facteur économique dans la préparation du soulèvement ; il note les pulsations du sentiment national et leur accélération, au regard du degré de prospérité des différentes classes sociales. Conscients de leur supériorité dans toutes les branches du labeur humain, et spécialement du côté de la navigation, du commerce, de l'industrie, les Grecs ne pouvaient supporter sans impatience le joug de l'Islam. Les plus hardis d'entre eux étaient allés fonder à l'étranger, à Venise, à Trieste, à Marseille, à Manchester, à Vienne, de grosses maisons. En même temps se manifestait parmi eux le réveil de l'Intelligence, et les académies d'Europe commençaient d'accueillir les plus distingués d'entre les savants et lettrés hellènes. Les Photiadis, les Coraïs, les Rizo-Néroulos, les Bulgaris, les Mustoxidis, les Foscolo attiraient sur eux l'attention du monde et rendaient au peuple grec conscience de sa valeur civilisatrice. Et tout à coup retentit l'appel du nouveau Tyrtée, Rigas de Velestino, que les Turcs devaient si cruellement mettre à mort à Belgrade, à la fleur de ses jours.

Le peuple alors entra en scène et, des montagnes d'Epire aux escarpements du Péloponèse, Klephtes et Armatoles soulèvent l'enthousiasme ; Souliotes et Maïnotes, enflammés par les chants de la liberté, retrouvent les vertus antiques de sacrifice à la patrie, et des aèdes rustiques se lèvent aussitôt pour les célébrer. Il faut ajouter que la souveraineté turque avait laissé se constituer dans les pays grecs toute une série de petites républiques à peu près autonomes et retranchées parmi les rochers : Mavrocordato, Ypsilanti, Colorcotronis peuvent maintenant paraître ; tout l'Hellénisme est prêt à la lutte, et la décadence même de ses maîtres, en dehors de certains exemples étrangers, doit suffire aux rebelles pour les amener à précipiter l'inévitable.

L'ouvrage de M. Daskalakis se termine par la reproduction d'une série de documents relatifs à l'insurrection, et par la nomenclature bibliographique des travaux consultés.

L'ensemble du livre porte à méditer sur certains détails, qui ont gardé jusque maintenant leur importance. Eût-il fini par n'être

plus représenté que par dix têtes intelligentes et volontaires, l'Hellénisme ne pouvait succomber, parce qu'il est une entité spirituelle. L'ardeur mystique qu'il manifesta aux jours de crise lui dicta généralement ses actes les plus habiles.

Il n'a jamais désespéré, et c'est ainsi que ses défaites mêmes fortifient sa foi. Qui sait même si les récents désastres d'Asie Mineure ne vont pas lui conférer une cohésion nouvelle ?

Quiconque voudra bien se donner la peine de parcourir attentivement le copieux numéro spécial illustré que *La Vie technique et industrielle* vient de consacrer à **La Grèce**, et où se trouvent détaillées, sous la plume d'éminents spécialistes hellènes, les manifestations multiples de son activité économique, ne manquera pas d'être émerveillé devant les miracles de création accomplis en un siècle.

« C'est un siècle d'efforts créateurs bien plus qu'organisateurs, remarque judicieusement M. Léon Maccas, avec la haute perspicacité qui le distingue, dans une magistrale et conclusive étude sur *L'Avenir de la Grèce*.

Un million et demi de réfugiés, jetés sur son sol après la perte de Smyrne, pouvaient conduire la Grèce au désastre. Après cinq années de Calvaire, elle se présente enrichie d'une industrie nouvelle : celle des Tapis, et elle constitue désormais en Europe l'un des Etats les plus ethniquement homogènes. Et M. Léon Maccas peut répéter, en songeant à ce miracle, le mot de Carnot : Les grandes passions font les grandes nations.

Est-ce à dire que, durant la longue servitude, la flamme du sentiment grec ne subit point d'éclipses?

Malgré l'ardeur de sa foi traditionniste, exprimée, hélas ! en grec scolastique, M. Daskalakis lui-même ne saurait le prétendre. Mais il est une vérité essentielle : Religion, Langue et Chants populaires gardèrent les charbons vivants sous la cendre. Vint à souffler le vent des idées modernes et le phénix issit.

Et déjà la Grèce nouvelle fête de glorieux centenaires. Il ne convient sans doute pas d'oublier celui de la mort d'Ugo Foscolo, qui fut le génial compatriote de Solomos et qui, pour avoir écrit en italien son œuvre immortelle, n'en contribua pas moins, par son exemple, à ranimer la fierté grecque. Mme Marietta Minôtos l'a ainsi pensé, qui pieusement dédie à la mère du Poète des *Tombeaux* sa traduction des **Grazie**, précédée d'une bonne

introduction critique et d'une série de commentaires dus à l'auteur lui-même sur l'économie de son poème.

Le Poète ne pouvait choisir un sujet plus essentiellement grec que celui de cet *Hymne aux Grâces*, à la fois lyrique, didactique et métaphysique. Il y exalte tour à tour, en un triptyque où prennent forme et corps harmonieux la Poésie, la Musique et la Danse, la Grèce ancienne, l'Italie moderne et un idéal pays imaginaire de beauté. La contemplation des chefs-d'œuvre sculpturaux de Canova à Florence lui avait donné l'idée de cette grandiose composition, où il a mis le meilleur de son génie, et dont il a particulièrement soigné la forme pure.

De son côté, pour célébrer à sa façon la mémoire de Solomos, ancêtre vénéré de la Renaissance intellectuelle grecque moderne, M. Photos Giophyllis, dont on connaît le vigoureux talent, a tenté de faire revivre sur la scène, autour du thème dramatique qui lui était fourni par le poème de **L'Empoisonnée**, toute la vie zantiote de l'an 1825. Il introduit parmi ses personnages le Poète lui-même, qu'il présente comme épris de morale austère, en contraste avec les traits comiques du docteur Roïdis. La pièce, pittoresque et bien construite, obtint un légitime succès en 1925 et 1926 à Athènes, d'abord au théâtre du Zappeion, ensuite au théâtre Kyvéli, et recueillit les éloges qualifiés de critiques, tels que MM. Paulos Nirvanas, Alkis Taryllos, Petrides, Koukoulas. Voici le poème de Solomos :

— Mes chants, tu les disais tous ; — celui-ci tu ne saurais le dire ; — celui-ci tu ne saurais l'entendre, — hélas ! tu gis sous la dalle du tombeau...

..... Malheur ! Il me souvient : tu étais assise — à mon côté, le visage blême. — Qu'as-tu ? te dis-je. Et tu me répondis : Je mourrai. Je boirai du poison.

De ta cruelle main tu l'as pris, — ô belle fille, et ce corps qui aurait dû porter la robe de noces, — d'un froid linceul est maintenant drapé.

Ton corps dans la tombe n'est vêtu que de chaste virginité.

En vain t'accusait le monde, — et t'accablait de méchants discours.

..... Silence ! Silence ! Rappelez-vous que vous avez — fille, femme, sœur. — Silence ! La malheureuse est couchée dans la tombe, — mais elle y repose sans tache.

Cette histoire de jeune fille, qui se donna la mort pour avoir été injustement accusée d'amour coupable, est une aventure réelle.

Dans le *Malheureux*, M. Sp. Alforas a également cherché

à faire une pièce d'émotion réaliste et sentimentale ; mais les complications de l'intrigue rendent l'ensemble difficile à saisir, en dépit de passages où de véritables cris de détresse humaine se font jour. Que M. Alforas médite l'exemple des aînés !

Dommage que la place nous manque, une fois de plus, pour analyser *Pinnes de Mer* de M. Synadinos, qui, sur un thème ibsénien, a réussi à créer l'une des pièces les mieux construites du théâtre grec d'aujourd'hui.

Mémento. — M. Lambros Porphyras, qui est l'un des plus émouvants poètes de sa génération et qui fait parfois songer à Albert Samain, vient de rééditer son beau recueil *Skiés*, sur lequel il nous faudra revenir. Dans *Agriolouloudo*, M. Paulos Nirvânas a composé un roman d'une trame un peu lâche, mais où abondent les notations d'âme et de paysages, dans un style qui est la grâce même. Dans les six contes qu'il assemble sous le titre de *Enos Xenos*, M. G. Pieridis, dans une langue excellente, se fait le peintre de la vie de famille, des intérieurs déchirés d'angoisse, mais parfois l'abus du détail fatigue un peu. *To Himéro logion tou Thanatou* embrasse l'œuvre poétique entière de Mme E. Moschenas. L'influence d'Hugo semble avoir guidé cette vocation lyrique, aux sentiments bien grecs. Ce livre mérite mieux qu'une simple mention. Reçu *Alexandre, Hébé, Apelles*, de M. Sérafidis. Lire à *Néa Zoï* d'Alexandrie (numéro de juillet-août 1927) le curieux drame de M. Constantinidis : *Matomeno Gelio ;* à *Neo-heltenika Grammata* d'Héraklèion (numéro d'août 1927) les vers de MM. Petridis, Pergialitis, L. Alexiou (*To tragoudi tou Anniba*) et les fines variations de M. Valsa (*Tragoudistra*; à *Libre*, du maître helléniste Louis Roussel, les commentaires sur la question de langue, le *Zitima*, à propos d'ouvrages récents; à l'*Agôn*, de Paris, la page *Lettres et Arts*.

DÉMÉTRIUS ASTERIOTIS.

LETTRES JAPONAISES

Bilan de l'ère Taishô. — Epoque d'essais et d'expériences. — Vogue des encyclopédies et des collections littéraires et scientifiques. — Genchi Katô : *A Study of Shintô, the religion of the Japanese*, Meiji Japan Society, Tokyo. — M. Yoshitomi : *Etude sur l'Histoire économique du Japon, des origines à la fin du XIIe siècle* (préface de M. Michel Revon), Pédone, Paris. — Mémento.

On sait que chaque règne au Japon est désigné par un nom, le *nengô*. Il y eut, depuis la restauration impériale, l'ère Meiji — « Brillant Gouvernement » (1868-1912) ; l'ère Taishô — « Grande Justice » (1912-1926). Le Japon est aujourd'hui dans la deuxième année de l'ère Shôwa — « Paix Eclairée ».